

JAN

Tous les jours le même chemin, pour aller s'asseoir au bord de l'eau, les yeux inscrits dans l'horizon lointain, où le ciel rejoint la mer en attendant que le soleil ne s'y plonge dans des incandescences colorées. Souvent les gamins qui le voyaient passer le surnommaient "le boucanier " ou "le loup de mer", avec la bienveillance du petit-fils pour un grand-père. Parfois l'un d'entre eux s'avavançait comme Manolin vers Santiago, en signe de solidarité complice d'un passé regretté, dont il reste la fierté d'un vécu qui ne pourra plus être jamais, ou jamais plus le même.

« Vois-tu Wim, j'avais commencé ma vie en mer à Oostduinkerke où de père en fils, mais surtout en famille en fait, nous étions des pêcheurs de crevettes à cheval. C'était un bel endroit parce qu'il n'y avait pas de brise-lame, on pouvait parcourir de longues distances sans obstacle et les crevettes y étaient nombreuses. Nous avions plusieurs chevaux à la ferme, des brabançons puissants, d'une belle robe baie ou alezane. J'aimais leur compagnie étant petit, j'aimais leur donner des carottes et des morceaux de pommes, "jamais la pomme entière!" me disait mon grand-père, "de peur qu'il ne s'étouffe ! "

J'aimais les brosser aussi et démêler leur crin avec mes doigts, ou une brosse quand c'était nécessaire. J'allais parfois sur la plage les regarder tirer les longs filets et je me précipitais quand ils revenaient se reposer un peu, le temps de vider les filets remplis de toutes sortes de choses. Pour moi c'était comme une pêche miraculeuse et j'aidais mon grand-père à trier et à rejeter à la mer tout ce qui ne ressemblait pas à des crevettes.

A l'âge de douze, quand mes jambes furent assez grandes pour enfourcher le cheval, Jeroen mon grand-père m'emmena avec lui, j'étais fier de mon ciré jaune et de mon chapeau. J'avais l'impression d'être devenu le maître de la mer. Un sentiment exaltant. Bien assis sur le cheval qu'aucun courant ne semblait perturber, j'avavançais le long de la côte avec ce filet de plus en plus lourd qui se remplissait de l'espoir d'une belle récolte.

J'ai appris ce métier pendant toute mon adolescence jusqu'à conduire moi-même le cheval, jusqu'à devenir son maître, ou plutôt son compagnon. Le mien s'appelait Bakou, il avait une belle robe brune, un crin noir, il était puissant, je faisais corps avec lui et nos pêches étaient très bonnes. J'ai fait ce travail plusieurs années, par tous les temps. Avec le

vent, la pluie, le soleil, le sel, avec tout ce qui me burinait la peau pour inscrire à jamais le début des lignes dans lesquelles le temps inscrirait les souvenirs d'un labeur, d'une passion, d'un amour de la mer ».

-« Et tu as arrêté, alors que tu aimais ça, Jan ? »

-« J'ai dû arrêter un jour oui, parce que ce n'était plus assez rentable. Cela attirait toujours les touristes qui aimaient venir voir le travail, mais pas assez pour rivaliser avec le rendement des pêches mécanisées. Il me fallait nourrir une famille. J'ai alors changé de métier et je suis devenu pêcheur en bateau, comme les autres. Un tout autre métier parce que, comme je te l'ai dit, alors qu'à cheval je pensais être le maître de la mer grâce à la stabilité et à la force du cheval, par contre avec le bateau posé sur l'eau, c'est la mer qui commandait et le marin devait négocier intelligemment son chemin entre vagues et courant, nœuds et beaufort. La relation changeait totalement, le sentiment de fragilité et de modestie reprenait vite le dessus. »

"Ainsi quand la tempête survenait avec de très grosses lames à longue crête en panache, quand la surface des eaux semblait blanche, quand le déferlement en rouleaux devenaient intense et brutal, le marin se sentait tout petit face à cette force insensée. Parfois même, cela m'est arrivé deux fois sans dommage heureusement, c'était ce qu'on appelle la tempête violente, avec des lames exceptionnellement hautes qui font disparaître le bateau de vue. La mer est alors complètement recouverte de bancs d'écume blanche élongés dans la direction du vent. Partout, le bord de la crête des lames est soufflé et donne de la mousse. La visibilité est réduite. Le vent est à près de cent kilomètre heure. "

"A ce moment là il fallait tout faire pour rentrer, parce que même si la stabilité des chalutiers s'est améliorée et la puissance des moteurs aussi, une fausse manœuvre pouvait faire chavirer, ou faire perdre un membre de l'équipage. Avant cela, quand nous pêchions à la voile c'était encore bien plus dangereux tu te l'imagines bien moussaillon ! Mais quels souvenirs merveilleux que ces éléments qui rendent modestes et respectueux"

"Après bien des années, quand j'ai eu fini ma carrière, je me suis acheté un vieux voilier portugais pour garder ce contact quasi charnel avec la mer. J'ai parcouru les côtes en surveillant fardage et tirant d'eau pour « tirer mon plan » comme on dit chez nous. J'ai

passé de bons moments en solitaire. Mais on n'est jamais seul avec la mer. Le dialogue est permanent, ses humeurs sont changeantes, mais avec l'habitude, on les sent venir..."

"Hélas, depuis très longtemps, trop longtemps, mon voilier est en cale sèche parce que je n'ai plus les moyens de l'entretenir, il est là posé sur la plage sur des bords que m'a donnés mon vieil ami Joseph. Il touche encore un peu l'eau par marée haute, mais c'est plutôt sentimental, parce que je ne veux pas que lui aussi perde cette sensation que j'ai perdue.»

"Je l'ai même recouvert de bâches pour le protéger encore un peu, parce que tout mon cœur et mes économies sont dans ce voilier, vieux compagnon de retraite. Lui il peut encore sentir le flux et le reflux de la mer et se donner l'illusion qu'il repartira un jour. Moi je sais que je suis arrivé au port et que je n'ai plus que le rêve de mon passé sur la mer pour éveiller un peu de sensations, assis sur ce banc. Tous les jours je viens sur la jetée pour rêver d'embruns qui fouettent le visage. Pour rêver de la houle et des marées qui font de la mer un corps vivant. Il me reste les souvenirs, cela t'arrivera un jour aussi sans doute, ce n'est pas très grave parce que comme me le disait mon grand-père " on ne sait pas être et avoir été". Il faut l'accepter. Mais, être au port quand la mer t'appelle, c'est comme perdre un vieux compagnon ou une vieille compagne, c'est triste.

Laisse moi à présent moussaillon, la solitude passagère est souvent ce qui console le mieux".

Wim repartit retrouver la jeunesse qui l'attendait pour pétiller, mais il avait au fond du cœur ce sentiment profond qu'un devoir l'attendait. Il avait ce sentiment d'avoir trouvé une bouteille au bord de la plage et d'y avoir découvert un message qui disait l'ailleurs, qui donnait à rêver, qui ouvrait la porte d'un espoir. Jan n'avait rien demandé, il avait simplement dit sa vie, son histoire, comme tous les vieux qui ont des choses à raconter. Comme tous ces grands-pères qui enrichissent l'esprit, ouvrent des fenêtres sur le monde et sur d'autres mondes, qui donnent du recul et de la profondeur, qui tracent d'autres chemins, font découvrir d'autres routes. Tous ces merveilleux "Oncle Paul" qui disent vrai mais que l'on ne comprend parfois que beaucoup plus tard. Jamais vraiment trop tard, parce que la persistance de l'esprit est une seconde vie, à moins que ce ne soit la vie...

Il témoigna auprès de ses amis, il essaya de faire naître dans leurs yeux, dans leurs oreilles, dans leur corps cette sorte de mission dont "un cercle de poètes disparus " aurait pu s'emparer...

"Oh Capitaine, mon capitaine !"

« Oh Jan, barre à tribord toute, le Titanic c'était hier ! »

Tous se mirent dans la tête, mais surtout dans le cœur qu'il fallait redonner du tirant d'eau à la coquille de Jan. Il fallait redonner la vie aux vieux gréements. Ils décidèrent de concert d'entreprendre un grand chantier. Pendant de longs mois, abrités par les bâches tendues pour protéger des assauts du temps, il fallut démonter puis remonter les membrures, les refixer à la quille, calfater toutes les planches une à une pour rendre le tout bien étanche. Heureusement, des amis scieurs et menuisiers fournirent la matière et souvent les conseils, et puis les résines, et puis la peinture marine, parce que si le bois se renforce au contact de l'eau, par contre les insectes et vers à bois sont sans merci.

La patience, l'application, l'utilisation du temps libre et le relais qu'ils se passaient tous sans cesse, parvinrent à mener à bonne destination cet ouvrage qu'ils avaient entrepris, un peu follement mais avec le sentiment profond d'une sorte de quête initiatique d'un Graal, qui les rendrait plus fort pour la vie.

Le jour des septante ans de Jan, chiffre symbolique de résurrection, de régénérescence, pour les Egyptiens, Wim et ses amis parvinrent à convaincre Jan de leur montrer sa coquille portugaise dont il leur avait tant parlé sans jamais la découvrir vraiment si ce n'est de loin. Ils l'avaient imaginée sans plus. Ils avaient emporté une chaise avec eux pour amortir le choc émotionnel qu'ils pressentaient. Ils prièrent Jan de s'asseoir, le temps qu'ils ôtent les bâches de protection.

"Ah bien ça alors, quel est ce miracle ??? " s'écria Jan les yeux plein d'éclats et de larmes, en découvrant sa coquille brillante de vernis, remise à neuf. "Quelle merveilleuse surprise mes amis, ma coquille a retrouvé des airs de demoiselle. Une vraie sirène. Passez-moi l'expression mais à présent je rêve de la chevaucher, de l'étreindre à nouveau. A l'abordage ! "

L'échelle qui accueillit ses pieds et ses mains lui sembla plus courte qu'elle ne l'était, tant son cœur s'était allégé d'un coup. Il admira vernis et nouvelles voiles, barre cirée et accastillage neuf. Il rajeunissait à vue d'œil et il était beau à voir. Glissant ses mains sur la douceur retrouvée.

Désormais ses promenades l'emmèneraient sur sa coquille à présent remise à l'eau, amarrée le long d'un quai pas trop éloigné mais calme. Cela redonnerait un peu plus de vigueur à ses souvenirs. Déshabillée de ses bâches, protégée des insectes, elle pouvait regarder la mer dans les yeux, sans la défier, simplement en l'invitant à ne pas l'oublier.

Il y établit même ses quartiers quelquefois, puis souvent, pour écouter la nuit, le ressac qui s'annonçait parfois. Il suivait les bulletins du temps, les annonces des vents et marées. Il rêvait secrètement qu'une marée viendrait le chercher pour l'emmener chez lui, dans la haute mer.

Il entreprit d'écrire un message pour le cas où ce voyage s'inviterait sur son parcours et le glissa dans une vieille bouteille de rhum :

" Mes amis, mes jeunes et merveilleux amis.

Un jour vous prit la folie de faire renaître ma fidèle coquille. Un jour vous prit l'envie de réveiller en moi tous les frissons d'un parcours de vie, de l'amour d'une vie, d'une passion, d'une symbiose.

Vous avez d'un élan, effacé la nostalgie, la mélancolie, vous avez rouvert les portes des sensations, des sentiments, des envies. Vous m'avez remis en harmonie avec moi-même et avec la mer, merveilleuse, passionnée, violente et douce, agitée et sereine, si vivante.

Je n'avais pas de vrais regrets, mais j'étais en manque d'elle, de ses ondulations, de sa sensualité. J'ai retrouvé ces sensations sans plus vraiment naviguer, mais en retrouvant l'habitacle, en caressant le bois, en humant cette odeur du sel qui s'accroche, ces claquements, en percevant les mouvements et ses bruits à nuls autres pareils.

Vous avez redonné de la vie à ma vie.

Lorsque mon souffle se fera court pour s'éteindre à jamais, sachez que mon âme, ma vérité substantielle, sera désormais ici ou ailleurs, mais toujours d'une plénitude bienveillante.

Elle deviendra les éléments, elle sera les éléments, elle sera vent et marée, elle sera poisson et goéland, elle sera mer et ciel, elle sera là à tout jamais.

Merci. »

Jan xxx